
Genèse du conflit de genre : réflexions critiques dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* et *Tu t'appelleras Tanga* de Calixthe Beyala

Mawuloe Koffi Kodah

University of Cape Coast (Ghana)

Anukware Xornami Aku Togoh Tchimavor

University of Cape Coast (Ghana)

ABSTRACT

This paper examines the genesis of gender conflict in *C'est le soleil qui m'a brûlée* and *Tu t'appelleras Tanga* of Calixthe Beyala. Driven by the impulsion of feminism, Beyala writes to bring to the fore the age-old conflict between man and woman. This antithetical situation resulting from biological differences between the two sexes is a potential source of perpetual conflict which serves as raw material for Beyala's literary texts. The study seeks to critically examine the sources and the nature of this conflict, as brought to the fore in the two narrative texts. In so doing, it points to the fact that, gender conflict emanating from patriarchal oppression is inimical to the rights of women. As it remains a potential threat to sustainable human development. The paper is posited within Carolyn Allen's (1978) feminist conceptual framework. It is informed by an analysis of textual data collected from the aforementioned narrative texts of Beyala.

INTRODUCTION

À lire *C'est le soleil qui m'a brûlée* et *Tu t'appelleras Tanga* de Calixthe Beyala, l'on y observe la prédominance du conflit de genre. Un conflit selon Coser (1956) ne concerne pas seulement des violences physiques sur un terrain de guerre. Pour lui, la vie quotidienne est un

champ de bataille où règnent des conflits et son émergence est un phénomène inévitable de toute relation humaine. Autrement dit, toute relation intime est construite certes sur des tendances convergentes, mais aussi sur des tendances divergentes nées des frottements qui ont lieu au cours de l'interaction ; car chaque membre de la relation possède des intérêts particuliers, donc divergents. Qu'il s'agisse d'une relation médecin-patient, vendeur-client, patron-employé, professeur-étudiant, l'on est toujours engagé quotidiennement, et à titres divers, dans des interactions asymétriques caractérisées par l'inégalité des droits et des devoirs des locuteurs en présence, et la non-réversibilité des rôles sociaux. Les interactions asymétriques sont indissociables de l'organisation sociale, des individus aux savoirs et aux pouvoirs différents se côtoyant constamment. Il en est de même pour la relation entre les hommes et les femmes qui se trouvent dans une société sexuée et qui sont interdépendants, ce qui est typique dans plusieurs ouvrages littéraires, surtout ceux des écrivaines africaines.

Mitchell (1981) identifie les éléments fondamentaux d'une situation de conflit, tels que la perception des parties des objectifs incompatibles ou contradictoires. Il explique que le conflit est souvent provoqué par des valeurs et croyances dans une société quelconque. Il va sans dire que dans toute société où se trouvent l'homme et la femme, dès que l'un perçoit que les lois et les valeurs qui régissent la société vont à l'encontre de ses intérêts, il va y avoir un conflit de genre. Car, la partie lésée va voir dans cette société sexuée qui favorise une partie et défavorise ou discrimine l'autre, des objectifs qui sont incompatibles ou contradictoires et des relations asymétriques entre les hommes et les femmes. Ces objectifs incompatibles incitent la volonté et le désir de la part des défavorisés, à se révolter contre ces valeurs, ces préjugés établis dans la société, en se servant d'actions, d'attitudes, de comportements, même de violences verbales ou physiques, pour arriver à cette fin.

Webster (1996) partage cet avis que le genre est un « *construit* » social ou une conception basée sur des considérations sociales, et entraîne parfois des inégalités, de l'oppression, de la servitude et de l'exploitation entre les deux sexes dont les rôles et responsabilités sont acquis et varient selon la culture aussi bien que la société en question. Car le genre a trait aux comportements, pratiques et rôles attribués aux personnes selon leur sexe (homme et femme), en tant que phénomènes sociaux, à une époque et dans une culture données.

Beyala présente ce conflit de genre d'une manière remarquable afin de mettre le doigt sur la condition des femmes et sur leur désir de s'en libérer. Elle peint ce conflit à travers les personnages masculins et féminins qu'elle crée dans les deux textes, *C'est le soleil qui m'a brûlée* et *Tu t'appelleras Tanga*, et qui se frottent les uns aux les autres dans la narration. L'on remarque que le plus souvent, les personnages masculins infligent la violence aux personnages féminins que la romancière présente comme des femmes aliénées et bafouées dont le droit est violé dans le déroulement de la diégèse.

Cette étude est une interprétation qualitative de données textuelles recueillies de *C'est le soleil qui m'a brûlée* et *Tu t'appelleras Tanga* de Beyala, désignés désormais *Soleil* et *Tanga*. Les parties qui suivent discuteront les sources et la nature de ce conflit, en vue d'établir son impact sur la gente féminine et la société en général.

1. SOURCES DU CONFLIT DANS *SOLEIL* ET *TANGA*

Bien que le genre ne soit nécessairement pas synonyme de conflit, il peut facilement dégénérer en conflit. C'est-à-dire que l'inégalité dans les rôles et responsabilités que la société attribue aux hommes et aux femmes engendre de l'injustice entre les deux sexes. Cette injustice prend des formes diverses, telles que la domination, l'oppression, la servitude, la soumission ; et le plus souvent, c'est la femme qui en souffre. Par conséquent, cette dernière se révolte contre cette injustice qui lui inflige tant de souffrances socioculturelles, physiques et psychologiques.

Dans les textes de Beyala, les valeurs traditionnelles qui régissent les sociétés présentées paraissent inégales, bien prédéterminées et imposées aux hommes et aux femmes, comme déjà évoqué un peu plus haut. Dans l'ensemble, les valeurs traditionnelles sont toutes ces attitudes, habitudes, pratiques, comportements et façons d'être qui créent et maintiennent les sociétés humaines. Ainsi, les sociétés présentées dans ces textes sont caractérisées par de telles valeurs qui les définissent. L'inégalité et l'imposition de ces valeurs en pratique rendent le rapport entre les deux sexes susceptibles de l'éclatement d'un conflit. Il importe de savoir que ces valeurs sont le plus souvent inhérentes à la société dans laquelle les deux sexes se trouvent et évoluent. Elles sont intrinsèques au quotidien de ceux-ci. Par conséquent, il leur est impossible de s'en départir. Parmi ces valeurs sociales, peuvent être

identifiées l'excision, la circoncision et la préservation de la virginité. Comment se développent ces différentes valeurs dans les deux textes au point de devenir des sources potentielles de conflit de genre ?

1.1. EXCISION DANS *SOLEIL ET TANGA*

Répondant à la question « Que signifie l'excision, mutilation sexuelle ou mutilation génitale féminine (MGF) selon la terminologie officielle retenue par l'UNICEF ? », Hosken et Erlich (1986 : 22) suggèrent que « L'excision, aussi appelée clitoridectomie, consiste en l'ablation du clitoris, y compris souvent les petites lèvres et parfois toute la partie externe de l'organe génital féminin, à l'exception des grandes lèvres. L'excision rituelle rentre dans le cadre de mutilation sexuelle ou mutilation génitale féminine (MGF) selon la terminologie de l'UNICEF ». Ils soulignent par conséquent que « Les MGF signifient donc toutes procédures ou blessures qui modifient une partie ou la totalité des organes génitaux féminins pour des raisons culturelles ou autres raisons non thérapeutiques. » Erlich explique que l'excision fait souvent office de rite de passage et de reconnaissance de la petite fille dans sa société, et est pratiquée et défendue pour les raisons suivantes :

la préservation de la virginité qui est considérée comme un idéal féminin au mariage ; l'amélioration du plaisir sexuel masculin par le rétrécissement du vagin ou de l'orifice vaginal ; la protection contre le désir féminin considéré comme malsain par les partisans de l'excision ou non contrôlable en cas d'absence d'excision ; patrimoine culturel traditionnel ou initiation à l'état de femme de peur que le clitoris n'empoisonne l'homme ou l'enfant à la naissance.

La narratrice dans *Tanga* décrit de manière pittoresque la mutilation génitale féminine comme une pratique importante dans la société. Elle présente Tanga, le personnage principal, sous l'emprise de sa propre mère au cours de l'ablation de son clitoris sous un bananier. Elle dit : « (...), depuis le jour où 'la vieille ma mère' m'a allongée sous le bananier pour que je m'accomplisse sous le geste de l'arracheuse de clitoris » (*Tanga* 20).

Comme précisé plus haut, la pratique de l'excision est un rite essentiel dans la société représentée dans cet ouvrage, car, de nature traditionnelle, elle marque une période de transition par laquelle la fille se transforme en femme. C'est pour cette raison que la mère de Tanga s'écrie avec joie à la fin de l'opération : « Elle est devenue femme, elle est devenue femme » (*Tanga* 20). Et elle n'hésite pas à ajouter : « Elle gardera

tous les hommes » (Tanga 20). En effet, à travers ce rituel, Tanga semble être dotée du pouvoir de garder tous les hommes ; car l'absence du clitoris suite à l'excision est supposée être une véritable source de plaisir sexuel pour l'homme ; elle est censée activer la vigueur sexuelle de ce dernier. La mère de Tanga, agissant ainsi, ne pense pas faire du mal à sa fille. Bien au contraire, elle souhaite faciliter l'intégration sociale de cette dernière, car selon la tradition, l'excision renforce le sentiment d'appartenance au groupe social. Cette pratique est telle que les femmes dans leur majorité l'acceptent, car elle fait partie intégrante de leur vie dans la société, et du coup, représente le processus incontournable de leur socialisation.

Comme Tanga, Ateba, le personnage principal dans *Soleil*, subit également ce rite initiatique. Après le test de l'œuf chez la vieille, Ateba pense au test, et regrette en conséquence le rite de l'excision qui nourrit ce test qu'elle vient de subir. Elle s'écrit : « *Se retrouver. Faire revivre le morceau de soi qui s'est absenté* » (Soleil 70). Par ce propos, Ateba évoque l'absence de son clitoris mutilé, « *l'absence de ce même morceau auquel Tanga s'habitue* » (Tanga 20).

Il est à signaler que l'excisée n'a le droit d'exprimer aucune douleur lors de l'opération, afin de ne pas causer de honte à sa famille. Ainsi, lors de son excision, Tanga ne pleure pas, elle épargne donc le déshonneur à sa mère. Elle le confirme en ces mots : « *Je n'ai pas pleuré. Je n'ai rien dit. J'héritais du sang entre mes jambes. D'un trou entre les cuisses. Seule me restait la loi de l'oubli. Le temps passait, je m'habituais à cette partie de moi qui s'était absentée.* ». (Tanga 20).

Malgré la douleur et le sang entre ses jambes, Tanga précise qu'elle n'a pas pleuré, qu'elle n'a rien dit. L'excision est voulue dans le sang. Les douleurs sont même recherchées puisqu'il s'agit aussi d'un rite initiatique censé prouver que la jeune fille est apte à supporter les futures souffrances de femme. Tanga le confirme en s'exclamant : « *Aujourd'hui je suis femme [...]* » (Tanga 32). Or, elle ressent toujours la honte de l'excisée et assume avec difficulté la perte de son clitoris, car l'excision lui a usurpé sa féminité et a causé sa mort sexuelle en la déroband de son plaisir sexuel au profit de celui de l'homme. Elle confesse cette honte en ce propos : « *La honte me prend le cœur. Elle monte de la gorge, me noue la tête.* » (Tanga 20), ce qui veut dire que la pratique de l'excision va à l'encontre de sa volonté et de sa personne.

Il est important de noter que c'est la mère de Tanga qui soumet sa fille à l'excision pour qu'elle devienne « femme » et qu'elle garde tous les

hommes. Cette opération importante à la société patriarcale requiert la participation active d'autres femmes, celles que la romancière nomme « les fesses coutumières », dont elle stigmatise le rôle déterminant dans la perpétuation des pratiques de marquage sexuel et de contrôle que la société impose au sexe féminin. Ces femmes sont considérées comme gardiennes de la tradition. Elles veulent maintenir le *statu quo* social. Il faut noter que ces gardiennes de la tradition exercent religieusement ce rôle non seulement en vue d'assurer le succès du mariage de leurs filles à travers la satisfaction sexuelle du mari dans le foyer, mais aussi pour en tirer profit à travers le versement de la dot.

Pour dénoncer cette pratique sociale dans l'univers romanesque, Beyala utilise un substantif pour décrire l'exciseuse de Tanga. Elle la dénomme « l'arracheuse ». Arracher signifie enlever quelque chose de force à quelqu'un ou le faire lâcher ce qu'il tient. Tanga doit s'accomplir sous le geste de « l'arracheuse de clitoris » (*Tanga* 20). Elle doit donc se faire lâcher ce à quoi elle tient, le moteur de son plaisir sexuel, par cette femme qui l'enlève de force, dans le sang et la douleur. Le terme « arracheuse » dénote la violence que cette femme fait à Tanga, ce que Beyala dénonce. La narratrice montre que l'excision est très importante car « elle est garante d'une vie chaste, évite l'adultère à la femme et assure que la virginité de la jeune fille soit préservée jusqu'au jour du mariage » (Thiam 1978 : 93). Cette virginité est donc exigée par les hommes qui veulent épouser des filles vierges. Après l'excision, l'excisée est privée de tout plaisir sexuel, ce qui pourrait lui permettre de donner son corps aux hommes ; ainsi, sa vie sexuelle est limitée et contrôlée par ce rite cruel, pourtant socialement approuvé.

1.2. CIRCONCISION DANS *SOLEIL* ET *TANGA*

À part l'excision, qui est l'ablation du clitoris, la circoncision est la coupure totale ou partielle du prépuce, laissant ainsi le gland du membre viril à découvert. La pratique est considérée non seulement comme traditionnelle, dans la mesure où elle fait partie intégrante de la tradition et culture de bon nombre de sociétés humaines, mais aussi médicale, car tout le monde l'accepte pour des raisons hygiéniques (elle protège l'homme contre la transmission du VIH et d'autres infections sexuellement transmissibles (IST)).

Dans *Soleil*, l'on assiste à la cérémonie qui marque la circoncision du fils d'Etoundi. Ce petit garçon doit subir les douleurs du rite de

passation de l'enfance à l'adulte. Pour éviter ces douleurs, il implore : « *Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Maman, aide-moi ! Aide-moi, maman ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas !* » (Soleil 31). Il se tortille et se débat pour se libérer de ces bras qui le maintiennent sur les feuilles de bananier. Malheureusement, il n'arrive pas à se libérer, car la tradition veut qu'il se laisse couper le prépuce. Ce rite est très important dans cette société patriarcale en ce sens qu'il marque, comme dans le cas de l'excision chez les jeunes filles, l'appartenance du garçon au groupe des hommes. Ainsi, la narratrice précise-t-elle : « *Tu feras mieux de rester tranquille, lui dit un avorton sans âge dressé sur pattes courtes. Bientôt tu seras un homme... Un vrai.* » (Soleil 31). Oui, il sera un « homme », un « vrai », avec toute sa valeur et qualité, car selon la narratrice, la valeur de l'homme se reconnaît à la « *longueur de son sexe et sa qualité à l'absence de prépuce.* » (Soleil 31). La narratrice va plus loin pour dire « *Il fera désormais partie de la corporation et, comme les autres, il transmettra la souffrance* » (Soleil 31). Il transmettra la souffrance, car ce rite le prépare pour son rôle de domination et de contrôle de la sexualité de la femme avec cette absence du prépuce qui marque sa qualité d'homme.

À comparer avec l'excision, l'on s'aperçoit que les deux rites de passage de l'enfance à l'adulte ont des similarités et des divergences. Les deux sont demandés par la tradition et sont accomplis sur des feuilles de bananier. En plus, ils sont voulus dans le sang avec des douleurs. Cependant, les douleurs diffèrent dans les deux cas, car chez le garçon, elle cesse après la cicatrisation de la plaie ; alors que chez la fille, l'excision laisse le plus souvent des douleurs permanentes accompagnées de troubles sexuels dus à l'absence permanentes du clitoris qui est l'organe le plus sensible et riche en terminaisons nerveuses. Aussi est-il que la circoncision marque la valeur et la qualité de l'homme et lui permet d'avoir le plaisir sexuel, alors que l'excision tue le plaisir sexuel de la femme et lui permet de satisfaire servilement celui de l'homme. Contrairement au terme « arracheuse », utilisé pour l'exciseuse de Tanga, la narratrice emploie le terme « circonciiseur » dans le cas de la circoncision du fils d'Etoundi. Ceci montre que les deux rites, bien qu'ils soient tous deux des rites de passation, n'ont pas le même effet sur les deux sexes. Alors qu'Ateba, Tanga et bien d'autres filles subissent une extinction sexuelle, le fils d'Etoundi garde son plaisir sexuel et sa virilité masculine. En effet, telle est l'origine de sa force de domination masculine de la gente féminine. À part la valeur traditionnelle de l'excision et de la circoncision, discutées plus haut, la narratrice expose

ses lecteurs à l'importance de la virginité de la fille dans les deux ouvrages. Qu'en est-elle de cette virginité ? Et comment se présente-t-elle dans les deux textes ?

1.3. VIRGINITÉ DE LA FILLE DANS *SOLEIL* ET *TANGA*

La virginité désigne l'état d'une personne qui n'a jamais eu de relations sexuelles. Cet état revêt généralement une très grande importance chez la jeune fille dans la tradition des sociétés surtout patriarcales. Cet état est considéré comme un idéal féminin définissant la pureté matrimoniale. La préservation de cet état par la jeune fille jusqu'à « la nuit » de son mariage reste une source intarissable d'honneur et de dignité, non seulement pour sa personne mais aussi pour sa famille aussi bien que sa communauté toute entière. Cette considération est l'une des raisons par lesquelles se justifie et se défend la pratique de l'excision. La narration dans *Soleil* prétend fournir des preuves justificatrices de cette importance attribuée à cette pratique traditionnelle peu glorieuse. La tradition exige donc que les filles gardent leur virginité pour assurer le succès de leur mariage et l'honneur de leur famille. Ainsi, Ateba par exemple est soumise au test de l'œuf sous l'injonction de sa tante Ada qui doute de la conduite de sa nièce (*Soleil* 64). Lorsque Ateba rentre d'une sortie, sa tante Ada se met en colère et la traite de pute. Pensant que sa nièce a perdu sa virginité avant son mariage, elle l'emmène chez une vieille femme qui lui fait subir le test de l'œuf afin de s'assurer de sa virginité (*Soleil* 69). Ce rite montre l'importance de la virginité prescrite par la tradition, dans la mesure où il permet à l'homme de garantir l'intégrité du « produit », la femme. Ada soumet donc sa nièce à ce test afin de garder sa virginité intacte pour des raisons égoïstes et personnelles, car sa nièce vierge mériterait une dot élevée le jour de son mariage. Et ceci justifie le traitement que Ada donne à sa nièce Ateba dès le retour de celle-ci à la maison : « *Ada ne lui laisse pas le temps de répondre. Elle la cravate. Le tissu craque. Elle la gifle. À toute volée. Ateba saigne du nez et de la bouche* » (*Soleil* 64). D'ailleurs, ce serait déshonorant pour Ada devant la société si Ateba perdait sa virginité avant le mariage, vu le fait que la société vénère la virginité de la jeune fille non mariée. C'est pour cette raison que Ada s'exclame à l'endroit de sa nièce qu'elle traite en ces termes : « *Tu me déshonores ! Que diront les voisins... Je ne te nourris pas assez... Hein, dis... pour que tu aies besoin de sortir... Réponds... Allez répondez...* » (*Soleil* 64). Et cet honneur qu'elle

pensait perdre est retrouvé après avoir visité le laboratoire de virginité. Elle répond toute heureuse à ses voisins réunis dans sa maison pour connaître le résultat de ce test « *Tout s'est bien passé, dit-elle vibrante, incapable de contenir la joie d'avoir rétabli son honneur* » (*Soleil* 72).

L'importance de la virginité se voit aussi dans *Tanga*, car les jeunes filles sont obligées de garder leur virginité. La narratrice nous met en face de la mère de Tanga lorsqu'elle était jeune fille : « Peu à peu, la vieille se calme. Et la proximité du calme retrouvé la fait ressembler à la jeune fille qu'elle était jadis, lorsqu'elle traînait, avec scellée entre les jambes, et à titre capital, une virginité encombrante » (*Tanga* 60).

Dans la société représentée dans ces deux ouvrages, comme dans toute société traditionnelle, la virginité est rattachée à la notion d'honneur : la perte de la virginité de la femme avant le mariage est considérée comme un déshonneur pour la famille. Il faut noter que la préservation de la virginité de la fille est importante dans la mesure où le statut de vierge attire une dot élevée et devrait assurer le succès du mariage. La mère, substitut du père, se conforme alors aux exigences phallogocentriques. Elle devient par là-même la castratrice, dévoreuse de la personnalité de sa fille au point de la transformer en marchandise. Ces filles sont victimes de ces pratiques de la tradition en ce sens qu'elles sont faites pour ne servir que les désirs et plaisirs de l'homme. Elles sont cantonnées à un rôle traditionnel de mère, d'épouse que leur confère la société. Il s'agit d'un corps aliéné qu'elles ne possèdent pas, une propriété exclusive de la collectivité. Ce corps est marqué, façonné par la société qui le tient sous sa tutelle. Il est important de signaler que les personnages qui subissent ces traitements avilissants et déshonorables dans leur société vivent un état de traumatisme émotif et psychologique. Pendant le test de l'œuf, Ateba perd le contrôle de son corps et de tout ce qui l'entoure (*Soleil* 68). Ainsi, la virginité de la femme devient une affaire de toute la société. Ateba a peur de déshonorer sa tante dans la société. Et pour cela, elle doit garder sa virginité pour avoir le succès dans son mariage. En outre, pour assurer le succès du mariage, il revient à la femme la responsabilité non seulement de subir l'excision et garder sa virginité, mais aussi celle de la maternité. Il faut noter que ces responsabilités assumées par la femme sont prescrites par la société patriarcale dans laquelle elle évolue. Thiam (1978 : 98) note :

[...] faire de la femme une reproductrice seulement. La jouissance de celle-ci risque de constituer un danger pour l'homme ou du moins tout porte à le croire. Mais pourtant elle permet à celui-ci d'avoir sous sa coupe autant de femmes dociles et soumises qu'il le désire. Il ne s'agit pas ici de traiter

de la jouissance, mais on peut se demander quelle est l'utilité de réduire la vie sexuelle de la femme à sa fonction reproductrice alors que, naturellement, elle ne consiste pas uniquement à cela. Pourquoi saccager les organes génitaux des femmes alors qu'elles n'en font aucune demande consciente ?

Ayant fait l'analyse des sources du conflit de genre, les paragraphes qui suivent se concentrent sur une étude de la nature de ce conflit tout en évoquant les différentes formes de domination masculine que la romancière évoque dans les deux ouvrages, et la violence comme outil de domination.

2. NATURE DU CONFLIT DANS *SOLEIL* ET *TANGA*

Le conflit dans les deux textes de Beyala est caractérisé par les relations que les deux sexes entretiennent les uns avec les autres en raison de leurs rôles et responsabilités sociaux, autrement dit, les relations de pouvoir entre les hommes et les femmes. Il est à signaler que les valeurs traditionnelles défavorables à la femme et qui constituent des facteurs pouvant engendrer un conflit ouvert et causer des relations conflictuelles entre les deux parties, sont renforcées et manipulées par une partie du conflit. Dans le contexte de cette étude, les relations entre les hommes et les femmes se caractérisent par la domination masculine qui se voit à travers des injustices, des abus. Il faut souligner que ces phénomènes sont fruits des valeurs traditionnelles discutées plus haut, prescrites et imposées par le système patriarcal qui détermine les structures de la société façonnant les deux sexes. À titre de rappel, le système patriarcal, selon Walby citée par Tremblay (1993 : 239), est une structure sociale et pratique traditionnelle caractérisées par la domination, l'oppression et l'exploitation des femmes par les hommes. Elle souligne davantage le fait que dans ce système, l'homme est supérieur à la femme mise sous son contrôle et autorité. Celle-ci fait partie des propriétés de l'homme qui décide comment s'en servir à tout moment et en toute circonstance. Par cette explication de la société qui impose les rôles et responsabilités sociaux, selon Walby, l'on observe une relation de pouvoir entre l'homme et la femme, où l'homme domine. Il n'est donc pas surprenant que les injustices et les abus qui caractérisent cette société soient infligés surtout par les hommes aux femmes, étant donné que les lois régissant cette société sont formulées et exécutées par les hommes qui sont les représentants de ce système,

avec quelques femmes gardiennes de cette tradition. À Menthong (2000) cité par Chouala (2002), de renforcer :

L'ordre social est fondamentalement marqué par l'androcentrisme et le patriarcat. C'est un système qui place l'homme en son centre, au sommet des hiérarchies qui utilisent soit ouvertement, soit de façon subtile tous les mécanismes institutionnels et idéologiques à sa portée (...) pour reproduire cette domination des hommes sur les femmes.

Lisant ces deux textes de Beyala, ces abus et injustices contre les personnages féminins se révèlent évidents dans toute leur nudité flagrante. De là, se dévoile la dénonciation féministe qui caractérise la narration de Beyala et sacre le ton satirique des textes étudiés. Il est bien évident que les personnages masculins dans les textes, déjà armés des valeurs traditionnelles qui leur donnent une position supérieure par rapport aux personnages féminins, s'attaquent directement à celles-ceux-ci et les abusent. La domination masculine concerne un système où les hommes et les femmes occupent des places inégales. Cela consiste à produire des pratiques d'oppression envers les femmes par les hommes. Pour reprendre les idées de Bourdieu (1998), tout le fonctionnement social est organisé sur la base d'une série d'oppositions caractérisées à leur tour par la distinction entre le masculin et le féminin. Il est important de souligner que la domination est un outil important dont se sert le système patriarcal. Cet outil se manifeste à son tour de plusieurs manières, y compris la violence sexuelle, physique et verbale, bref, tout indicateur qui pourrait renforcer la domination du mâle sur la femelle subordonnée dans la société patriarcale. Aussi serait-il désirable d'examiner à fond ces trois formes de violence à l'égard de la femme dans l'univers romanesque dans lequel évoluent les personnages de Beyala.

2.1. VIOLENCE SEXUELLE DANS *SOLEIL ET TANGA*

La violence sexuelle désigne le traitement d'une personne, quel que soit l'âge, le sexe ou la relation, comme un objet sexuel. Elle est aussi la façon de forcer une personne à participer à des activités sexuelles contre son gré. La violence sexuelle a pour but de satisfaire un besoin sexuel contre le gré de « l'autre » qui en souffre. Elle implique ainsi la coercition qui vise le recours à la force à divers degrés. Les deux textes de Beyala présentent les femmes comme des victimes de la violence sexuelle qui est une forme de domination masculine. Cette violence se manifeste par la relation sexuelle entre l'homme et la femme. Tout au

long du récit dans *Soleil* et dans quelques situations de *Tanga*, toutes les relations sexuelles supposées être satisfaisantes pour les deux sexes, sont violentes et marquées par des viols et des agressions physiques à l'encontre de la femme. Toutes les femmes dans les deux récits sont victimes de cette violence que les hommes leur infligent. L'acte sexuel est rarement décrit comme un acte de satisfaction mutuelle dans tous les cas évoqués dans la narration. L'homme se voit toujours comme un monstre qui s'abat sur la femme dans l'acte sexuel. Ainsi, Ateba accepte d'accompagner un homme chez lui. Celui-ci désire avoir des échanges sexuels avec elle mais elle refuse, ce qui conduit au viol (*Soleil* 132). Par cette description réaliste où les sentiments sont inexistantes, la narratrice parvient à donner une image négative de l'acte sexuel conçu comme un instrument de domination patriarcale. Ainsi, réitère-t-elle d'un ton réprobateur : « *Déjà il est partout collant comme de la boue après l'orage* » (*Soleil* 132). La visée dénonciatrice de la narratrice à travers ce ton satirique est alors atteinte. Dans cette visée, l'acte sexuel n'est rien d'autre qu'un acte de barbarie insensible suite auquel la femme ne ressent point de plaisir. La narratrice renforce à cet effet cette image par l'usage des substantifs « boue » et « orage » qui sont de nature dégoûtante et ravageuse respectivement.

Tanga raconte l'épisode de son viol par le boucher qui lui fait savoir qu'elle va lui servir de démarreur de ses reins : « *Il baisse les bretelles de ma robe. Il tète goulument mes seins. Il m'assaille* » (*Tanga* 95). Elle raconte aussi celle de la part de son propre père : « *Ainsi de l'homme mon père, qui plus tard, non content de ramener ses maîtresses chez nous, (...) m'écartèlera au printemps de mes douze ans, (...)* » (*Tanga* 46). Les syntagmes verbaux mis en exergue en gras dans les propos précités riment avec la douleur occasionnée par la violence prédatrice des violeurs. Ils renforcent par leur nature dénotative la violence physique qu'ils expriment sémantiquement. Ces viols sont caractérisés par l'emploi de la force, de la violence physique (agressions, pénétrations violentes vaginales et orales), qui provoquent des douleurs fulgurantes et pernicieuses chez les victimes. La narratrice démontre ici que le système patriarcal oppressif et dominateur fait de la femme un simple objet de plaisir sexuel, et de l'acte d'amour, un acte de viol permettant à l'homme de jouir insensiblement aux dépens de la femme privée de droit et de toute sensibilité sexuelle caractérisant sa féminité. Face à cette violence, la femme est assujettie à travers un processus social de chosification de sa personne. Aussi ne doit-elle qu'obéir aux exigences

de son agresseur de peur de se faire violenter davantage par son « bourreau », qui d'ailleurs pourrait recourir souvent aux armes pour perpétrer son acte.

Évoquant, à travers la voix, son personnage victime de ces épisodes douloureux, dégradants et humiliants, la narratrice dévoile toute sorte de violences qui accompagnent tout acte sexuel résultant du viol. La mise en cause de l'acte barbare et ignoble qu'est le viol ne se limite donc pas à l'univers romanesque du *Soleil* et de *Tanga*. Il est à noter que la portée féministe du discours satirique de Beyala dans les textes étudiés s'affiche dans les propos des personnages féminins-victimes. Ainsi se révèle la fonction idéologique de la narratrice. La violence sexuelle étant intrinsèquement liée à la violence physique, les paragraphes qui suivent formulent des réflexions sur les manifestations de cette dernière dans les textes.

2.2. VIOLENCE PHYSIQUE DANS *SOLEIL* ET *TANGA*

La violence physique se définit comme tout acte physique visant à blesser ou à causer du mal par des gifles, des coups de poing et de pied, des brûlures, des pincements, des morsures, des poussées, des tirages de cheveux, des étranglements, des bousculades ou des coups avec une arme⁶⁹. Il faut noter que de toutes les violences, la forme physique est la plus visible, donc la plus facile à identifier du fait qu'elle se manifeste par des gestes et laisse des traces visibles sur les parties du corps de la personne qui en est victime. Les deux textes de Beyala mettent en jeu des situations où le maltraitant est le plus souvent un homme et la victime une femme ; ces femmes sont battues et molestées par des hommes qui se veulent des personnes intimes ou non intimes. Parmi celles-ci, figurent les amants aussi bien que les agents de l'État.

Il faut signaler que c'est la responsabilité du gouvernement de prévenir toutes les formes de violence contre les femmes, d'enquêter sur ces actes et de les sanctionner, où qu'elles soient. Cependant, il existe des représentants de gouvernements, tels que les agents responsables de la sécurité de tout les citoyens y compris les femmes, qui abusent du pouvoir qui leur est attribué et infligent de la violence à ces dernières, chosifiées et oppressivement marginalisées dans leurs sociétés. Tel semblerait être le sort d'Anna-Claude qui recherche en Afrique un

⁶⁹ La violence physique. (n. d.). En ligne. Nov. 13, 2017.
<http://melly5778.ifrance.com/violence-physique.html>

peuple, celui qui n'a pas inventé la poudre et qui n'a pas distillé le souffle du canon (*Tanga* 141). À sa grande surprise et avec une grande déception, elle se rend compte que ce peuple auquel elle veut s'identifier n'existe pas. Le peuple qu'elle trouve en Afrique renforce la description « Monstres cyniques en cigare » que Diop (1973) donne du Blanc dans son poème « Aux mystificateurs ». Elle souligne l'absence de différence entre les peuples africains dans l'univers romanesque de *Tanga*, et ceux de son pays, la France. Elle trouve aussi que la paix et l'amour qu'elle est venue chercher en Afrique n'existent pas. Plutôt, elle trouve un peuple qui inflige aux autres la violence et la mort qu'elle a fuites dans son pays. La narratrice précise qu'à la place de l'amour, s'amassent plutôt autour d'elle les hyènes de la misère d'Iningué. L'expérience qu'elle vit en prison est le produit de ces « hyènes de misère » qu'elle trouve dans cette Afrique pure et innocente dont elle a tant rêvé. Au lieu d'une cigarette, elle reçoit un coup de gifle et un traitement dégradant de la part de l'agent de la prison (*Tanga* 63). Le texte précise que les hommes infligent sciemment la violence qui est plus douloureuse que la douleur elle-même. La narratrice n'hésite pas à décrire les yeux du chef de la prison comme un couteau qu'il utilise pour inspecter sa victime (*Tanga* 171). Comme Anna-Claude, Ateba souffre du même sort de la part de Jean, le locataire de sa tante. La narratrice révèle comment ce locataire la brutalise dans sa chambre, lorsqu'elle essaie d'échapper, par une agression abusive. Ainsi dit-elle : « Elle bondit vers la porte. Elle tourne le loquet quand il l'agrippe par les cheveux. Il l'oblige à s'abaisser, à s'accroupir » (*Soleil* 36). La narratrice précise davantage que lorsque l'homme regarde la femme, ses yeux obliques pétillent de violence. Ici, se présente ainsi des personnages féminins qui souffrent tant de violence physique de la part des personnages masculins. Cependant, la violence n'est toujours pas entre les hommes et les femmes dans les textes de Beyala. Il y existe également la violence entre les personnages féminins eux-mêmes. Dans un cas particulier, Ateba dans *Soleil* revient d'une sortie avec Jean, pour être confrontée aux menaces et agressions de sa tante qui la cravate et la gifle (*Soleil* 64). À ce stade, il serait nécessaire d'examiner la violence verbale comme un des traits caractéristiques du conflit de genre chez Beyala.

2.3. VIOLENCE VERBALE DANS SOLEIL ET TANGA

Il faut rappeler que la violence est tout ce qui porte atteinte à autrui, à travers les mots, les coups ou la contrainte. Auger & Moïse (2005 : 294) précisent que la violence verbale est inhérente au conflit suite à une divergence de points de vue. Elle se manifeste sur le plan interpersonnel et celui des normes sociales tout en entraînant une forte tension entre les locuteurs. (Auger et Moïse). Autrement dit, tout conflit est caractérisé par la violence verbale qui est courante et très répandue. Il se produit tout le temps, sans que la victime n'aperçoive ce qu'elle subit. La violence verbale se traduit entre autres par des cris, des injures, des insultes, des menaces. Ces catégories s'inscrivent directement dans le registre de la grossièreté, de la malséance et de l'obscénité, surtout en raison de leur rapport au sexe.

Dans les deux textes, la violence verbale abonde et est infligée non seulement par les hommes, mais aussi par les femmes aux femmes. Néanmoins, toujours est-il que les femmes sont les victimes dans les deux cas. À lire ces textes, la narratrice présente les personnages masculins qui abusent verbalement les personnages féminins. Il apparaît que ces abus verbaux sont particulièrement liés aux scènes sexuelles narrées, qui, par les détails apportés dans chaque cas, évoquent la violence en toutes ses formes. L'homme, sous l'influence de son obsession sexuelle, exerce sa domination à travers l'usage de mots évoquant de la violence, plutôt que de l'amour et la tendresse, à l'endroit de la femme pendant les relations sexuelles. Par exemple, dans *Soleil*, la violence s'affiche dès la toute première rencontre de Jean Zepp et d'Ateba. Il s'agit au début du roman, d'une altercation verbale entre ces deux personnages (*Soleil* 14). Cette dispute chaude et tintée de violence sert de déclencheur des événements qui crée la diégèse dans ce texte en particulier. La violence verbale se manifeste souvent chez l'homme qui se plaît à proférer des propos outrageants pour humilier la femme. Pour stigmatiser les obsessions des mâles « *uniquement préoccupés de leurs panses et de leurs bas-ventres* » (*Soleil* 14), tous les mots leur sont permis. Il est observable que cette forme de violence est très déplorable vu qu'elle touche au point sensible de la femme qui se sent psychologiquement et physiquement blessées dans son for intérieur. Cette situation déshonorante à l'égard de la femme, du coup, prépare le terrain pour la violence physique contre celle-ci en matière de sexualité. L'homme dominant harcèle la femme partout, imbu de sentiments de sa supériorité face à elle, sa proie. L'exemple de Jean Zepp qui parle du

corps d'Ateba dans le but de la séduire (*Soleil* 54) atteste au bien fondé de cette observation.

La narratrice dans *Tanga* intime que Tanga est harcelée par ses amants, surtout Hassan, afin d'avoir des faveurs sexuelles de la part d'elle. À leur première rencontre, elle est sûre qu'un seul mot prononcé par Hassan suffit pour la marquer, pour décortiquer toutes les étreintes amoureuses où elle offre son corps. Ce harcèlement continue et s'accroît lorsqu'il l'emmène dans la chambre d'hôtel. Comme les hommes dans *Soleil*, Hassan ne ménage pas ses propos libidineux envers Tanga. Il prépare le terrain pour effectivement déployer une violence physique contre la personne de celle-ci (*Tanga* 30).

La narratrice ne présente pas seulement les hommes coupables de violence verbale contre les femmes, mais présente aussi des femmes qui renforcent la violence contre d'autres femmes à travers les propos violents qu'elles déversent sur des femmes victimes. D'entrée de jeu, Ateba, jeune héroïne de *Soleil*, subit un contrôle accru par sa tante qui lui donne une éducation rigide régie par une obsession pour la virginité voulue par la société patriarcale, et pour laquelle elle la soumet au test de l'œuf. Pour ce faire, elle empêche la jeune fille de s'épanouir. En l'occurrence, lorsqu'Ateba se rend à un rendez-vous en galante compagnie avec son amant Jean Zepp, elle rencontre sa tante qui s'enflamme. Celle-ci la gifle tout en déversant un flot d'injures sur elle et la traitant de pute (*Soleil* 64). Avec cette répétition du mot « pute » suivie d'altercations verbales et d'injures lascives et triviales, il est aisé de remarquer que le conflit mère-fille se rapproche des rapports « dominant-dominé » caractérisant la société patriarcale et renforçant les fondements de l'injustice sociale que dénonce le féminisme. La tante ou mère, substitut du père, se conforme alors aux exigences phallogocentriques. Elle devient, par là-même, la dévoreuse de la personnalité de sa nièce ou sa fille au point de la transformer en marchandise. La domination masculine se voit manifestée dans tous les rapports que les personnages masculins et féminins entretiennent avec leurs partenaires féminins dans les deux textes. La narratrice dénomme ces femmes qui infligent de la violence à d'autres personnages du même sexe, comme des « fesses coutumières » qui, selon elle, veulent maintenir en place à tout prix le *statu quo* qui régit la société patriarcale.

CONCLUSION

En définitive, le féminisme dans son principe, ne peut être que révolutionnaire puisqu'il met en cause non seulement les mentalités, mais les structures patriarcales qui produisent l'oppression des femmes, en vue d'apporter un changement de fond en comble. Par conséquent, toute la narration dans les textes gravite essentiellement autour de la condition de la femme. Le conflit résulte en la dégradation des relations ou la violence, et est effectivement vécu de manière douloureuse par les personnages féminins. Cette genèse du conflit est donc caractérisée par l'absence d'harmonie et d'équilibre entre les partis qui se frottent consciemment ou inconsciemment et se provoquent avec des injustices et discriminations prononcées surtout contre les femmes. Elles sont conditionnées par la tradition dans la société patriarcale dans laquelle elles évoluent. Elles apparaissent donc comme des êtres enfermés et aliénés qui ont besoin de sortir de cette soumission dévorante, revendiquer et réclamer leur liberté de cette domination masculine ; elles doivent libérer leur corps confisqué par les forces patriarcales. C'est donc un appel à la révolte : c'est aux femmes de prendre leur destin en main pour bouleverser l'ordre établi à leur détriment et de ne point le subir.

Ouvrages cités

- AUGER, Nathalie. & MOÏSE, Claudine. 2005. Violence verbale, malentendu ou mésentente ? *Le malentendu*. Tunisie, Presses Internationales de la Faculté des Lettres de Sousse, 293-302.
- BEYALA, Calixthe. 1987. *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Paris : J'ai lu.
- . 1988. *Tu t'appelleras Tanga*. Paris : J'ai lu.
- BOURDIEU, Pierre. 1998. *La domination masculine*. Paris : Seuil.
- CHOUALA, Yves Alexandre. « Galanterie masculine et aliénation objective de la femme : la légitimation féminine d'un habitus androcentrique ». 2002. En ligne. Nov. 20, 2017. <http://www.polis.sciencespobordeaux.fr/voll0ns/chouala.pdf>.
- COSER, Lewis. 1956. in Caritas. En ligne. Nov. 13, 2017. <http://www.caritas.org>.
- DIOP, David. 1973. « Aux mystificateurs ». *Coup de pilon*. Paris : Présence africaine 17.
- HOSKEN, Fran ; ERLICH, Michel. 1986. *La femme blessée : essai sur les mutilations sexuelles féminines*. Paris : l'Harmattan.
- MENTHONG, Hélène Laure. « Les cadres masculins de l'expérience féminine. Les représentations collectives des garçons sur les filles et leurs trajectoires scolaires ». 2000. En ligne. Nov. 20, 2017. <http://www.polis.sciencespobordeaux.fr/voll0ns/chouala.pdf>.
- MITCHELL, Christopher. 1981. in Caritas. En ligne. Nov. 13, 2017. <http://www.caritas.org>.
- OGUNDIPE-LESLIE, Molar. 1987. The female writer and her commitment. *Women in African literature today* 15, 5-13.
- THIAM, Awa. 1978. *La parole aux Nègresses*. Paris : Denoël.
- TREMBLAY, Manon. 1993. *Theorising patriarchy* de Walby, Sylvia. 1990. Oxford / Cambridge, New York : Basil Blackwell, 1990, 229 p. *Politique*, (23), 238-241. Doi : 10.7202/040760ar
- WEBSTER, Roger. 1996. *Studying literary theory. An introduction*. London : Arnold.